

1. En ce premier dimanche de l'Avent, il est nécessaire de faire remonter à la surface de nos consciences ce à quoi nous aspirons de façon souterraine et mal définie. Ce texte de Jérémie s'est comme imposé à ma réflexion, car, lors d'une rencontre œcuménique, ce passage a été évoqué comme étant particulièrement parlant dans la situation que nous traversons. Notre époque est malade de ses crises sanitaires, sociales et idéologiques et il est plus nécessaire que jamais de nous ouvrir à des perspectives de guérison. Sans nul doute l'analyse de la situation est-elle pertinente ; mais quelle espèce de guérison attendons-nous ? La question est d'importance, car je soupçonne derrière cette aspiration de retour global à la santé une simple volonté de fermer une parenthèse désagréable de l'histoire pour un retour « à la normale », c'est-à-dire à la situation d'avant les événements funestes. La tentation n'est pas nouvelle : les historiens qui compulsent les registres médiévaux du temps de la Grande peste qui tue entre 30 et 50 % de la population européenne en six ans remarquent une simple interruption dans la prise de note, au plus fort de l'épidémie, dans telle ou telle ville, et une reprise une fois la crise passée avec un changement d'écriture : un secrétaire a succédé à un autre secrétaire ; les habitudes sont reprises comme si de rien n'était. Les rites sociaux et religieux interrompus provisoirement se remettent à fonctionner sans heurts ni changements. L'humanité présente ainsi une extraordinaire faculté à absorber et à digérer les crises sans que cela produise des changements fondamentaux. Combien d'émotions et de réactions légitimes ne sont-elles ainsi pas refoulées dans un profond inconscient et l'on comprend ainsi mieux le succès des thérapies visant à prendre conscience de ce monde d'affects et de ressentis enfoui dans les profondeurs d'une cité engloutie.

Pour utiliser un langage qui sent un peu sa psychanalyse, nous dirons que l'affectivité est la résonance active dans la conscience d'un être vivant de son rapport existentiel au milieu et de son propre état vital. Pour le dire autrement, nous sommes par rapport à notre environnement dans un état de réceptivité ; le petit enfant se construit par rapport à sa mère et sa conscience n'est pas une simple chambre d'enregistrement, mais une puissance de réaction. L'activité de l'animal tend à la satisfaction de ses besoins aussi bien qu'à la recherche du plaisir, et cela de façon immédiate. L'être humain peut s'imposer un renoncement et surseoir à certains besoins en vue d'une satisfaction plus grande, par exemple. Pour l'animal, il s'agit toujours de persévérer dans l'être dont il a reçu la forme. La pensée, elle, est une révolution permanente dans la vie, parce qu'il est dans son principe même de se révolter contre la routine et d'organiser une conduite qui en est toujours libérée. L'être pensant est l'être toujours insatisfait qui cherche incessamment à se dépasser. La dignité de l'être humain ne consiste à rien d'autre qu'à réagir aux stimulations de son environnement et de son histoire et à réorganiser son être intérieur pour ne pas subir passivement les événements. Les émotions pénibles et néfastes, comme la peur, la colère, la tristesse et la honte, tout comme les émotions heureuses, comme la joie, l'admiration, l'enthousiasme dérèglent et désorganisent certes un état stable, mais nous conduisent aussi à accéder à une nouvelle cohérence. C'est la dignité de l'être humain : un être profondément spirituel qui construit sa personne dans une interaction sans cesse reprise avec le monde tel

qu'il se présente à lui. Certains penseurs, devant ce fait psychologique irréfutable haussent les épaules et déclarent, comme Sartre, que l'homme est une « passion inutile » et que tout son dynamisme intérieur est voué au néant. Poussée à son extrême conséquence, une telle vision des choses aboutit à la justification du suicide : c'est l'instinct de mort qui l'emporte, celui qui déjà opère dans la violence et dans le désespoir dont notre époque donne tant de témoignages. Combien je préfère la vision plus dynamique de Malraux qui définit l'art plastique comme un « Anti-Destin ». Anti-destin, car grâce à la contemplation de l'œuvre d'art, l'homme se fixe dans un instant qui devient pour lui l'image de l'éternité. Et cette adhésion contemplative mobilise au premier plan la conscience affective qui débouche sur une force propulsive de décisions et d'engagement. La contemplation artistique peut aussi devenir vision prophétique, tant il est vrai que les prophètes bibliques sont à la fois des visionnaires et des passionnés qui réagissent ardemment à leur environnement historique et sociologique, comme nous allons une fois encore le découvrir avec Jérémie.

2. Les quarante années de ministère du prophète Jérémie sont hautement dramatiques. Israël est réduit au royaume de Juda avec Jérusalem, sa capitale. Ce petit royaume se retrouve mêlé à la grande histoire internationale. L'empire assyrien s'effondre sous les assauts redoublés des Mèdes et des Babyloniens qui se partagent les dépouilles de cet immense empire. Juda se trouve au carrefour des grandes voies de communication et subit le contrecoup immédiat de ces révolutions. Les rois de Juda prennent une série de décisions politiques malheureuses en cherchant à jouer dans la cour des grands ; ce faisant, il signe leur propre perte. Le royaume de Juda expire en des temps dont Jérémie tient la tragique chronique. Il est l'homme dressé contre son siècle et qui fait front. Jérémie, dans l'enceinte du Temple, prévient le peuple contre un excès de confiance en lui-même. Ce dernier aurait tort de croire que toutes ses prières seront exaucées par l'Éternel. Les attaques frontales du prophète dressent contre lui tous ceux qu'ils attaquent : le roi, les princes, les prêtres. Jérémie est traduit en justice : ses accusateurs réclament contre lui la peine de mort la peine sera commuée en incarcération. Jérémie, viscéralement attaché à sa patrie, en appelle à la soumission à l'occupant : Juda est menacé d'anéantissement et il vaut mieux qu'il fasse retour sur lui-même et réforme ses voies en profondeurs. Le châtement commande la repentance et non la révolte. Ce disant, Jérémie passe pour un traître à sa patrie. La pensée de Jérémie demeure étonnamment proche de nous. Sa révolte contre les injustices sociales et les mortelles ambitions des politiciens, la violence de ses attaques contre les riches et les puissants expriment bien les indignations de l'homme de tous les siècles. Mais Jérémie livre aussi ses angoisses et ses débats intérieurs, ses luttes contre lui-même et contre son Dieu, dressé contre son peuple et contre les nations. Jérémie est un homme d'émotions qui utilise une multiplicité d'images pour dépeindre les sentiments qui l'oppressent et les tendresses tumultueuses de son cœur aimant. Jérémie est sans cesse mêlé aux affaires de son temps et il révèle le secret de la force nécessaire pour traverser les crises d'un temps de dissolution et de transformation universelles ; c'est ici que le croyant apprend à espérer contre toute espérance, à l'école de cet inspiré qui invective son temps et son monde, condamne les rois,

censure les prêtres, lance l'anathème contre les faux prophètes et encourage ouvertement la reddition à l'ennemi.

Qu'est-ce qui subsiste quand tout menace de s'effondrer ? - La certitude qui estime que l'épreuve présente ouvre à une réalité insoupçonnée, dont le passé ne peut que donner une image approximative. Mais il faut passer par l'effondrement de toutes les institutions religieuses et sociales qu'on croyait intangibles. Jérémie lui-même en est réduit à la bonne volonté de ses geôliers, il est dès lors au courant de ce qui se passe dans la ville assiégée. Il est question des maisons détruites des faubourgs ou des maisons à flanc de colline au pied des remparts. Ces maisons ont peut-être été détruites par les assiégeants pour permettre l'approche des machines de siège ; plus probablement les assiégés les ont-ils détruites eux-mêmes pour réparer les brèches de la muraille occasionnées par les coups de boutoirs, de béliers de l'ennemi. On tente même des sorties pour essayer de dégager la cité de l'étreinte des babyloniens ; rien n'y fait. L'unique résultat de ces sorties consiste à laisser de nombreux cadavres sur le champ de bataille ; ils sont enterrés à la va-vite dans les ruines des maisons détruites. La défense de la ville sacrifie hommes et maisons sans permettre le moindre retournement de situation en faveur des assiégés. Comment mieux dire que le présent est voué à la ruine ? L'avenir apportera certes la guérison, mais au travers d'une purification. Jérémie décline tout le vocabulaire du péché, avec les nuances de *dévier du chemin*, de *manquer la cible* et de *se rebeller* ; il s'agit de traiter le mal à la racine par un traitement rigoureux qui produira des résultats qui plongeront les nations païennes dans la stupeur et l'admiration. Notons que nous ne quittons pas le vocabulaire des émotions. Là où il y a des deuils et des dévastations, il y aura des réjouissances et des cantiques d'allégresse, mais au travers de la correction nécessaire. Jérémie traduit son espérance en reprenant des notions bien connues décrivant une vie en plénitude qui comble toutes les attentes. Pour lui, l'avenir est déjà réalisé dans la perfection de ce qu'il contemple. Jérémie semble se complaire à ces tableaux de prospérité qui font contraste avec la lugubre réalité : le campagnard qu'il est et qu'il reste s'attendrit au spectacle du berger qui recense les têtes de son bétail. Mais pour que la restauration soit complète, il faut que le trône et l'autel soient rétablis. Jérémie insiste sur la légitimité et la prospérité de ces institutions : aucun étranger ne dominera plus le pays et aucun mercenaire ne s'acquittera plus des tâches saintes. Chacun possédera le sceau de la vocation divine, y compris la ville de Jérusalem. L'alliance que Dieu veut conclure avec son peuple est aussi stable que l'ordre immuable des lois de la nature. L'ordre des nuits et des jours se perpétuera sans interruption jusqu'à la fin du monde, de même l'alliance entre Dieu et les hommes permet-elle de décrypter l'énigme du monde. Et pourtant ce peuple marqué par une attitude de défiance et d'ingratitude s'ingénie à faire échouer le projet de Dieu. Un avenir se construit néanmoins au travers d'un jugement qui paraît devoir anéantir toute perspective future.

3. Nous devons avoir l'audace de reprendre ces propos, qui débordent d'émotivité, des vieux prophètes et qui annoncent le Messie, le Christ, dans des termes bien plus proches de nos contemporains que le langage dépassionné tenu par les Eglises. Cette espérance déborde la Bible est ses écrits, elle est au cœur des hommes. « Cette espérance, c'est celle de l'homme qui perçoit au fond de son cœur et de son intelligence un appel à une vie plus belle et à une société plus juste. Or en agissant

dans le monde comme il le doit, il y trouve tant de résistance et d'obscurités qu'il cherche comme à tâtons, au milieu de ces forces qui s'opposent, un écho de cet appel. » Henri Cazelles, à qui j'emprunte cette citation, y voit l'appel du chef porteur de charisme et de magnétisme qui permet de discerner une orientation et une unité dans l'univers. Je cite encore : « Dans sa fidélité au Dieu personnel d'Abraham, la Bible s'achève en témoignant de la venue d'un fils de David qui n'est plus soumis aux faiblesses du père et des autres chefs, mais comme le reflet indéfectible dans le monde, de Celui qui au cœur de chaque homme l'appelle à ne pas prendre son parti des insuffisances des sociétés où il vit. » La Bible ne donnerait-elle pas dans le Christ la Personne qui permet à chacun de corriger ses insuffisances humaines et idéologiques, avec la certitude première que ce n'est pas « une passion inutile ». Le langage des prophètes, que le Christ Jésus ne démentira pas, utilise une palette aux couleurs vibrantes et tranchées, pour dépeindre la réalité qu'ils voient d'une manière qui ne peut que susciter réactions, débats, voire controverses. Tout être est porté par une tendance, par un dynamisme qui le porte à sortir de soi pour éprouver le monde extérieur. Je découvre autrui qui me permet – par effet de retour - de dégager ce que je suis, ce que je refuse et ce que j'espère. Je me tourne vers ce que j'aime et vers ce à quoi j'accorde une valeur. Je me découvre des affinités et des répulsions. Et mon chemin parfois est barré par un de ces chefs qui exercent sur l'humanité un ascendant extraordinaire et qui bouleversent les mesures communément admises du bien et du mal ; une de ces personnalités solaires qui irradient une lumière nouvelle sculptant et contrastant la réalité d'une manière inédite. Ces personnalités solaires procurent une vision du réel qui occasionne un choc à ceux à qui il est donné de voir. Cette réalité suscite des émotions qui débouchent sur un désir d'adhésion, sur une communion d'amour mobilisant la volonté et toutes les formes d'intelligence et de compréhension, jusqu'à délectation du but atteint. Ce langage est celui qu'utilise Saint Thomas d'Aquin, mais il reste le plus adéquat pour comprendre la « théologie affective » des prophètes et l'attente du Christ. Tel est le secret pour remonter le cours de l'angoisse impuissante à comprendre et du désespoir qui se déverse comme jamais sur notre temps. Je conclurai en citant un auteur malheureusement oublié, Maurice Maeterlinck : « Il importe avant tout de rendre aussi vaste que possible le lieu où se développent toutes nos pensées et tous nos sentiments ; et ce lieu n'est autre que celui où nous nous représentons l'univers. Nous ne pouvons nous mouvoir que dans l'idée que nous nous faisons du monde où nous nous mouvons. Tout part de là et en découle ; et tous nos actes, le plus souvent à notre insu, sont modifiés par la hauteur et l'étendue de cet immense réservoir de force qui se trouve au sommet de notre conscience. »